

El. 8° Z

ES PHILOSOPHIQUES

3681

(H)

Épistémologie  
des  
sciences  
humaines

Paul-Antoine Miquel

NATHAN

12

1269805

REPÈRES PHILOSOPHIQUES

Collection dirigée par Denis Huisman

1

Épistémologie  
des  
sciences humaines

**Paul-Antoine Miquel**

Professeur agrégé de philosophie

EL 8° 2

3681

NATHAN

(4)

DL-29031991-09713

© Éditions Nathan 1991 - ISBN 2091759139



---

## Introduction

---

### 1. Questions de méthode

La science se distingue de toute autre forme de savoir par le fait qu'elle prétend énoncer des règles non empiriques. Elle prétend, comme le dit Antoine Augustin Cournot, saisir *la raison* des choses. Qu'est-ce que cela signifie ? Nous constatons, par exemple, que, à chaque fois que le soleil paraît, le gros rocher s'échauffe. Nous serons tout naturellement tentés d'en conclure que l'apparition du soleil *entraîne* le réchauffement du rocher, liant ainsi ces deux phénomènes dans une relation de cause à effet. Mais cette relation est empirique, elle demeure tributaire de ce que nos sens éprouvent. Chaque fois que je perçois la chaleur du rocher, j'en conclus que le soleil en est cause. Mais mon jugement reste suspendu à ce que je ressens. Il est conditionné par l'expérience, ce n'est pas un jugement scientifique.

La science prétend saisir la raison des choses, c'est-à-dire qu'elle n'acceptera d'associer ces deux phénomènes dans une relation que si elle a dégagé, au préalable, la raison d'une telle relation. Si elle la dégage, cette relation aura alors valeur de loi. Elle ne vaudra pas simplement pour tel ou tel phénomène que j'éprouve, elle vaudra universellement, quel que soit le phénomène que je serai amené à éprouver. Lorsque j'ai déterminé rationnellement la manière dont les corps tombent, je suis sûr que n'importe quel corps dont j'expérimente la chute viendra vérifier la loi que j'ai trouvée. Le savant prétend donc à l'objectivité. Il prétend que la règle qu'il découvre n'a pas de valeur seulement dans telle ou telle circonstance, mais qu'elle a valeur de loi.

Ce faisant, la naissance de la science, à la période classique, est aussi la naissance d'une philosophie de la science, démontrant que l'homme peut trouver en lui-même, en tant que sujet connaissant, la compréhension et l'explication des phénomènes naturels. C'est une philosophie qui pose que, même si l'objet à connaître est extérieur à nous, même si nous ne pouvons accéder à lui que par l'expérience que nous en avons, nous

sommes cependant en mesure de le connaître indépendamment de tout rapport à l'expérience. Nous pouvons, comme l'explique Descartes dans la *Deuxième Méditation*, saisir la nature de ce morceau de cire « par la seule inspection de l'esprit », c'est-à-dire sans nous rapporter à ce que nous sentons, voyons ou entendons de lui. C'est donc une philosophie qui aboutit à une distinction de nature radicale entre l'objet à connaître et le sujet qui connaît. L'objet à connaître, c'est ce qui est jeté là (ob-jet), c'est ce qui s'étend hors de nous. Nous pouvons le connaître justement parce que notre pensée est d'une nature entièrement distincte de la nature de l'objet, parce qu'elle est d'une nature autonome. Ainsi, si la nature est objet de science, l'homme est sujet constitutif de cette science. Je ne puis appréhender l'homme comme un objet.

C'est pourtant ce que prétendent faire les sciences humaines. Elles prétendent tout d'abord au statut de sciences, c'est-à-dire à l'objectivité du savoir qu'elles produisent. Cependant, ce savoir ne concerne plus ce qui est hors de nous, mais nous-mêmes. Peut-on faire tenir ensemble ces deux exigences ? Pour ne pas se contredire, elle nous obligent à sortir de la perspective classique esquissée ci-dessus et à tenter d'établir si le sujet humain, en tant que sujet connaissant, est susceptible de se prendre lui-même comme objet de connaissance. Cela pose un problème de méthode : les sciences humaines peuvent-elles accéder à la même objectivité que les sciences de la nature ? En effet, c'est à distance que nous inspectons ce qui est hors de nous. Nous pouvons aisément nous en détacher par la pensée pour tenter de le comprendre, mais pouvons-nous aussi aisément nous détacher de nous-mêmes ? N'y a-t-il pas dans une telle prétention une illusion de la raison ?

## 2. Questions d'objet

La première réponse que pourraient apporter les sciences humaines à ces problèmes de méthode, c'est que leur objet n'est pas l'homme en général, mais tel ou tel type déterminé d'actes humains. Prenons l'exemple de la sociologie. Son objet, pour Émile Durkheim, ce sont « les faits sociaux ». Vouloir se préoccuper de l'homme en général n'est qu'une abstraction qui recouvre une multiplicité d'actes de nature et de type différents. Il



y a, parmi ceux-ci, les actions qui ne concernent pas les hommes en tant qu'individus, mais les hommes en tant que membres d'un groupe social déterminé. « Chaque groupe social a réellement un penchant collectif qui lui est propre et dont les penchants individuels dérivent », écrit-il à propos du suicide. Ce faisant, nous nous trouvons, à propos de l'homme, en présence de faits, même si ce n'est pas directement mais indirectement, par le biais d'études statistiques. Nous pouvons, dès lors, « traiter les faits sociaux comme des choses ». Durkheim s'explique sur cette formule provocatrice, tirée des *Règles de la méthode sociologique*. À partir du moment où le sociologue ne se préoccupe pas de l'essence de l'homme, mais uniquement des faits produits par lui et qui ne le concernent pas en tant qu'individu, rien ne l'empêche de traiter ceux-ci avec la même rigueur et le même souci d'objectivité que les phénomènes naturels. Rien ne l'empêche « de se mettre dans l'état d'esprit où sont physiciens, chimistes, physiologistes, quand ils s'engagent dans une région encore inexploree de leur domaine scientifique ». Il y aurait donc un objet déterminé de la sociologie, comme il y a un objet déterminé de la linguistique (l'étude de la langue).

Mais cette première réponse soulève, à son tour, un certain nombre de difficultés. La première, qui est aussi la plus évidente, est celle de la délimitation de l'objet spécifique de chaque discipline. Un sociologue comme Pierre Bourdieu est le premier à constater, dans *Ce que parler veut dire*, que le défaut de la linguistique est qu'en prenant la langue comme objet, elle écarte de celui-ci la question des rapports de domination présents dans le langage. Il montre, dès l'introduction de son ouvrage, que la résolution de cette question suppose la prise en charge de la notion de « marché linguistique », notion qui fait intervenir la sociologie dans la linguistique. Cette difficulté n'est pas spécifique à la démarche de Bourdieu. Elle saute également aux yeux à la lecture de *l'Anthropologie structurale*, où Claude Lévi-Strauss montre les implications réciproques de la linguistique, de la sociologie et de l'anthropologie. Comment, dès lors, dissocier ce qui est si inextricablement mêlé ?

La deuxième difficulté — et non la moindre — est de savoir lesquelles de ces disciplines peuvent ou non prétendre au titre de science. Peut-on, par exemple, parler de sciences en psychologie, dans la mesure où il est difficile de voir des *faits* dans des actes psychiques et non pas physiologiques. Prétendre analyser

les actes psychiques comme des faits, et prétendre que l'étude de ces faits peut avoir une objectivité, cela ne conduit-il pas nécessairement à réduire le psychique au physiologique ? N'est-ce pas contre une telle réduction que la théorie freudienne s'élève ? On peut certes le soutenir ; l'ouvrage de Jean-Pierre Changeux, *L'Homme neuronal*, n'est pas loin d'une telle perspective. Mais il faut pour cela une argumentation solide, qui prenne cette difficulté en charge.

Par ailleurs — et c'est là une troisième difficulté, corollaire de la précédente —, n'y a-t-il pas un risque d'inflation des disciplines baptisées sciences humaines ? Faut-il également y faire entrer le droit, l'étude des mythes et pourquoi pas la politique ? Ne voit-on pas fleurir des politologues, n'y a-t-il pas un Institut des Sciences Politiques ? On peut même prolonger par les sciences de la communication cette liste déjà trop longue. Devant cette inflation s'élève la nécessité d'une réflexion critique, c'est-à-dire d'une réflexion qui ne se contente pas de décrire, mais qui cherche à évaluer.

La quatrième de ces difficultés est sans doute la plus intéressante. Nous n'avons pas encore évoqué le fait que tout acte humain est un acte temporel. En tant que tel, il n'est pas un fait comme les autres, pour une double raison. Tout d'abord, c'est un fait qui survient à la suite d'un autre, et non en même temps que lui. Appelons-le un événement. Or, deux choses qui m'apparaissent simultanément peuvent être mises en rapport, mais puis-je aussi aisément mettre en rapport deux événements qui se succèdent ? Lorsque le second apparaîtra, le premier aura déjà disparu. Prétendre les mettre en rapport, n'est-ce pas projeter sur le temps une image qui exclut le temps, qui le spatialise ? Ensuite, l'étude de tout acte humain s'inscrit elle-même, nécessairement, dans la temporalité. Elle participe au flux temporel dans lequel se situe ce qu'elle prétend décrire. Or, cette participation ne rend-elle pas impossible toute prétention à l'objectivité ? Le savant peut-il, en toute sérénité, analyser des faits dont il ne peut, par ailleurs, entièrement se détacher ? Ne risque-t-il pas d'avoir le regard faussé ?

**Paul-Antoine Miquel**



---

## Les sciences humaines

---

### 1. La démarche des sciences humaines

*Les deux textes suivants, de Lévi-Strauss et de Freud, nous indiquent quelle est la démarche des sciences humaines, et insistent sur les implications philosophiques de cette démarche. Il s'agit de remettre en cause la prétention du moi à ne pouvoir constituer l'objet d'aucune science, parce qu'en tant que sujet connaissant, il serait d'une autre nature que l'objet connaissable.*

#### TEXTE I

#### **Chercher à comprendre l'homme, c'est se détacher du moi**

Chaque fois qu'il est sur le terrain, l'ethnologue se voit livré à un monde où tout lui est étranger, souvent hostile. Il n'a que ce moi, dont il dispose encore, pour lui permettre de survivre et de faire sa recherche ; mais un moi physiquement et moralement meurtri par la fatigue, la faim, l'inconfort, le heurt des habitudes acquises, le surgissement de préjugés dont il n'avait pas le soupçon ; et qui se découvre lui-même, dans cette conjoncture étrange, perclus et estropié par tous les cachots d'une histoire personnelle responsable au départ de sa vocation, mais qui, de plus, affectera désormais son cours. **Dans l'expérience ethnographique, par conséquent, l'observateur se saisit comme son propre instrument d'observation ; de toute évidence, il lui faut apprendre à se connaître, à obtenir d'un soi, qui se révèle comme autre au moi qui l'utilise, une évaluation qui deviendra partie intégrante de l'observation d'autres soi.** Chaque carrière

ethnographique trouve son principe dans des « confessions », écrites ou inavouées.

Mais, si nous pouvons éclairer cette expérience par celle de Rousseau, n'est-ce pas que son tempérament, son histoire particulière, les circonstances, le placèrent spontanément dans une situation dont le caractère ethnographique apparaît clairement ? Situation dont il tire aussitôt les conséquences personnelles : « Les voilà donc » dit-il de ses contemporains « étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu ! Mais moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qu'il me reste à chercher » (Première promenade). Et l'ethnographe pourrait, paraphrasant Rousseau, s'écrier, en considérant pour la première fois les sauvages qu'il s'est choisi : « Les voilà donc, étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisque *je* l'ai voulu ! Et moi, détaché d'eux et de tout, que suis-je moi-même ? Voilà ce qu'il *me faut d'abord* chercher ».

Car, pour parvenir à s'accepter dans les autres, but que l'ethnologue assigne à la connaissance de l'homme, il faut d'abord se refuser en soi.

Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, II (1958), Plon, 1974, pp. 47-48.

#### TEXTE 2

### Le moi n'est plus le maître dans sa demeure

**C'**est en attribuant une importance pareille à l'inconscient dans la vie psychique que nous avons dressé contre la psychanalyse les plus méchants esprits de la critique. Ne vous en étonnez pas et ne croyez pas que la résistance qu'on nous oppose tienne à la difficulté de concevoir l'inconscient ou à l'inaccessibilité des expériences qui s'y rapportent. Dans le cours des siècles, la science a infligé à l'égoïsme naïf de l'humanité deux graves démentis. La

première fois, ce fut lorsqu'elle a montré que la terre, loin d'être le centre de l'univers, ne forme qu'une parcelle insignifiante du système cosmique dont nous pouvons à peine nous représenter la grandeur. Cette première démonstration se rattache pour nous au nom de Copernic, bien que la science alexandrine ait déjà annoncé quelque chose de semblable. Le second démenti fut infligé à l'humanité par la recherche biologique, lorsqu'elle a réduit à rien les prétentions de l'homme à une place privilégiée dans l'ordre de la création, en établissant sa descendance du règne animal et en montrant l'indestructibilité de sa nature animale. Cette dernière révolution s'est accomplie de nos jours, à la suite des travaux de Ch. Darwin, de Wallace et de leurs prédécesseurs, travaux qui ont provoqué la résistance la plus acharnée des contemporains. **Un troisième démenti sera infligé à la mégalomanie humaine par la recherche psychologique de nos jours qui se propose de montrer au moi qu'il n'est seulement pas maître dans sa propre maison, qu'il en est réduit à se contenter de renseignements rares et fragmentaires sur ce qui se passe, en dehors de sa conscience, dans sa vie psychique.** Les psychanalystes ne sont ni les premiers ni les seuls qui aient lancé cet appel à la modestie et au recueillement, mais c'est à eux que semble échoir la mission d'étendre cette manière de voir avec le plus d'ardeur et de produire à son appui des matériaux empruntés à l'expérience et accessibles à tous.

S. Freud, *Introduction à la psychanalyse* (1917),  
Payot, 1988, pp. 266-267.

## 2. Les difficultés rencontrées par cette démarche

*Cet autre texte de Lévi-Strauss insiste cette fois de manière originale sur la notion de conscience humaine. Dans la mesure où en anthropologie l'objet à observer et l'observateur sont tous deux conscients, il lui est difficile de prétendre emprunter la méthode rigoureuse des sciences exactes. L'auteur trouve alors des accents bergsoniens (Bergson associe le temps à « la création continue d'imprévisible nouveauté ») pour rappeler la part d'imprévisibilité et d'indétermination que la conscience, par nature, met dans les choses.*

### TEXTE 3

#### La conscience est l'ennemie des sciences humaines

En second lieu, toute recherche scientifique postule un dualisme<sup>1</sup> de l'observateur et de son objet. Dans le cas des sciences naturelles, l'homme joue le rôle d'observateur et il a le monde pour objet. Le champ au sein duquel se vérifie ce dualisme n'est certes pas illimité comme l'ont découvert la physique et la biologie contemporaine, mais il est assez étendu pour que le corps des sciences exactes et naturelles ait pu librement s'y déployer.

Si les sciences sociales et humaines sont véritablement des sciences, elles doivent préserver ce dualisme, qu'elles déplacent seulement pour l'installer au sein même de l'homme : la coupure passant alors entre l'homme qui observe et celui ou ceux qui sont observés. Mais, ce faisant, elles ne vont pas au-delà du respect d'un principe. Car, s'il leur fallait se modeler intrégralement sur les sciences exactes et naturelles, elles ne devraient pas seulement expérimenter sur ces hommes qu'elles se contentent

1. Le *dualisme* est une forme de philosophie qui affirme que sujet pensant et objet pensé ne sont pas de même nature.



d'observer (chose théoriquement concevable, sinon facile à mettre en pratique et admissible moralement) ; il serait aussi indispensable que ces hommes ne fussent pas conscients qu'on expérimentât sur eux, faute de quoi la conscience qu'ils en prendraient modifierait de manière imprévisible la marche de l'expérimentation. **La conscience apparaît ainsi comme l'ennemie secrète des sciences de l'homme, sous le double aspect d'une conscience spontanée, immanente<sup>1</sup> à l'objet d'observation, et d'une conscience réfléchie — conscience de la conscience — chez le savant.**

Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, II (1973),  
Plon, 1974, pp. 344-345.

---

1. *Immanente* signifie intérieure à « l'objet d'observation ».



### 3. La notion de structure

*Certains ont tenté de pallier les redoutables difficultés que rencontre la démarche des sciences humaines en introduisant la notion de structure.*

*Celle-ci trouve son origine dans la distinction qu'a opérée Ferdinand de Saussure (voir le Cours de linguistique générale, 1916) entre les points de vue diachronique et synchronique. La linguistique « classique » adoptait, pour l'étude des langues, une perspective exclusivement historique : seules l'intéressaient les mutations lexicales propres à chaque époque, l'étymologie et l'histoire des mots étant censées constituer une explication satisfaisante de l'état actuel de la langue (point de vue diachronique).*

*Mais Saussure a établi que la langue était bien davantage que la simple juxtaposition d'éléments évoluant avec le temps : les mots et les sens y sont organisés les uns par rapport aux autres, telles les pièces d'un jeu d'échec, et leur valeur même est donnée par le réseau de leurs relations mutuelles (point de vue synchronique). Les signes linguistiques deviennent, dès lors, de pures formes qui dessinent un système de relations ordonné et cohérent, une structure dont on peut dégager de manière objective les modalités de fonctionnement.*

*Certes, la langue suit bien une évolution diachronique, Saussure ne le nie pas, même s'il est hors de question, selon lui, de pouvoir rendre compte scientifiquement de cette évolution. Mais son hypothèse est que la langue possède une autre dimension, à côté de sa dimension temporelle, et qu'il n'est pas contradictoire de prétendre analyser celle-ci en dehors de la durée.*

*C'est à partir de ce changement de perspective que sont nées les prémices d'une remise en question critique de la philosophie du sujet et de ses présupposés. Chacune de nos paroles, chacun de nos comportements sont conscients, et s'inscrivent dans le temps ; mais il ne s'agit là que d'un effet de surface qui ne rend pas compte de leur*

### 3. Les prolongements modernes de la psychanalyse

TEXTE 63

#### L'ordre symbolique

*Si l'hypothèse de Freud est la bonne et que notre inconscient est bien une force psychique active, il doit manifester sa présence par des symboles, par un rituel qui structure notre attitude. C'est donc bien, comme le dit Jacques Lacan (1901-1981), qu'il y a un discours de l'inconscient. Comment s'organise-t-il ? Il faut distinguer le réel d'une part, c'est-à-dire nos pulsions, nos désirs et les obstacles qu'ils rencontrent, et d'autre part les représentations et les identifications que nous y insérons avant même d'être conscients. Par cette insertion, se constitue un processus de symbolisation qui va structurer d'une manière très déterminée notre vécu (« Pauvre chou ! Elle se passera, ta vie, entre 0 et 0' ; comme pour tout le monde »), et qui peut, comme dans le texte ci-dessous, prendre la forme du mythe d'Œdipe. D'autre part, pour se constituer, ce processus suppose la relation à autrui ; c'est par la relation à autrui vécue, puis intériorisée, que se forme à l'intérieur du sujet « le discours de l'Autre ». L'étude de l'appareil psychique ne peut donc se résumer à l'étude du moi ; celui-ci n'est qu'une représentation qui met en scène le sujet du discours. Cette mise en scène a pour fonction de nous faire oublier que le sujet du discours n'en est pas l'auteur véritable. Il n'est que l'acteur d'un drame qui le dépasse, dont ses relations à autrui constituent le ressort dynamique.*

**M**élanie Klein lui renvoie ceci — *La gare, c'est Maman. Dick entrer dans Maman. À partir de là, tout ce déclenche. Elle ne lui en fera que des comme ça, et pas d'autres. Et très vite l'enfant progresse. C'est un fait.*

Qu'a-t-elle donc fait, Mélanie Klein ? — rien d'autre que d'apporter la verbalisation. Elle a symbolisé une rela-

tion effective, celle d'un être, nommé, avec un autre. Elle a plaqué la symbolisation du mythe œdipien, pour l'appeler par son nom. C'est à partir de là qu'après une première cérémonie, qui aura été de se réfugier dans l'espace noir pour reprendre contact avec le contenant, s'éveille pour l'enfant la nouveauté.

L'enfant verbalise un premier appel — un appel parlé. Il demande sa nurse, avec laquelle il était entré et qu'il avait laissé partir comme si de rien n'était. Pour la première fois, il produit une réaction d'appel qui n'est pas simplement un appel affectif, mimé par tout l'être, mais un appel verbalisé, qui dès lors comporte réponse. C'est une première communication au sens propre, technique, du terme.

Les choses se développent ensuite au point que Mélanie Klein fait intervenir tous les autres éléments d'une situation dès lors organisée et jusqu'au père lui-même, qui vient jouer son rôle. En dehors des séances, dit Mélanie Klein, les relations de l'enfant se développent sur le plan de l'Œdipe. L'enfant symbolise la réalité autour de lui à partir de ce noyau, de cette petite cellule palpitante de symbolisme que lui a donné Mélanie Klein.

C'est ce qu'elle appelle ensuite — *avoir ouvert les portes de son inconscient*.

Et quoi Mélanie Klein a-t-elle fait quoi que ce soit qui manifeste une appréhension quelconque de je ne sais quel processus qui serait, dans le sujet, son inconscient ? Elle l'admet d'emblée, par habitude. Relisez tous cette observation et vous y verrez la manifestation sensationnelle de la formule que je vous donne toujours — *l'inconscient est le discours de l'autre*.

Voilà un cas où c'est absolument manifeste. Il n'y a aucune espèce d'inconscient dans le sujet. C'est le discours de Mélanie Klein qui greffe brutalement sur l'inertie moïque initiale de l'enfant les premières symbolisations de la situation œdipienne. Mélanie Klein fait toujours ainsi avec ses sujets plus ou moins implicitement, plus ou moins arbitrairement.

Dans le cas dramatique, chez ce sujet qui n'a pas accédé à la réalité humaine puisqu'il ne fait entendre aucun appel, quels sont les effets des symbolisations introduites par la thérapeute ? Elles déterminent une position initiale à partir de laquelle le sujet peut faire jouer l'imaginaire et le réel et conquérir son développement. Il s'engouffre dans une série d'équivalences, dans un système où les objets se substituent les uns aux autres. Il parcourt toute une suite d'équations qui le font passer de cet intervalle entre les deux battants de porte où il allait se réfugier comme dans le noir absolu du contenant total, à des objets qu'il lui substitue — la bassine d'eau par exemple. Il déplie et articule ainsi tout son monde. Et puis, de la bassine d'eau, il passe à un radiateur électrique, à des objets de plus en plus élaborés. Il accède à des contenus de plus en plus riches, comme à la possibilité de définir le contenu et le non-contenu.

J. Lacan, *Ecrits I*

© éd. du Seuil, coll. « Points », 1987, pp. 100-101.

TEXTE 64

### La topique de l'imaginaire

*Ces représentations, ces identifications, qui viennent s'insérer dans notre vécu, comme un bouquet de fleurs virtuel dans un vase réel, sont ce que Lacan caractérise par la topique de l'Imaginaire. Mais l'Imaginaire n'est pas ce qui n'existe pas, ce qui s'apparente à la fantaisie. Il est une « fiction réelle » et non pas une fiction illusoire ; c'est dire que cette fiction remplit une fonction et que par elle seule notre personnalité se structure.*

Dans la méconnaissance, le refus, le barrage opposé à la réalité par le névrotique, nous constatons un recours à la fantaisie. Il y a là *fonction*, ce qui dans le vocabulaire de Freud ne peut renvoyer qu'au registre imaginaire.



Nous savons combien les personnes et les choses de l'entourage du névrosé changent entièrement de valeur, et ce par rapport à une fonction que rien ne fait obstacle à désigner — sans chercher au-delà de l'usage commun du langage — comme imaginaire. *Imaginaire* renvoie ici — premièrement, au rapport du sujet avec ses identifications formatrices, c'est le sens plein du terme d'image en analyse — deuxièmement, au rapport du sujet au réel dont la caractéristique est d'être illusoire, c'est la face de la fonction imaginaire le plus souvent mise en valeur.

Or, à tort ou à raison, peu nous importe pour l'instant, Freud souligne qu'il y a rien de semblable dans la psychose. Le sujet psychotique, s'il perd la réalisation du réel, ne retrouve, lui, aucune substitution imaginaire. C'est cela qui le distingue du névrotique.

Cette conception peut paraître à première vue extraordinaire. Vous sentez bien qu'il faut faire là un pas dans la conceptualisation pour suivre la pensée de Freud. Une des conceptions les plus répandues, c'est que le sujet délirant rêve, qu'il est en plein dans l'imaginaire. *Il faut donc que, dans la conception de Freud, la fonction de l'imaginaire ne soit pas la fonction de l'irréel*<sup>1</sup>. Sans quoi on ne verrait pas pourquoi il refuserait au psychotique l'accès de l'imaginaire. Et comme Freud sait en général ce qu'il dit, nous devons chercher à élaborer ce qu'il veut dire sur ce point.

J. Lacan, *Écrits I*,  
© éd. du Seuil, 1987, p. 134.

1. Donc le psychotique est dans l'irréel, mais dans un irréel symbolique. Ce qui fait l'irréalité, ce n'est pas la présence chez lui d'une amplification du rôle de l'imaginaire, mais le fait que la relation entre réel et imaginaire soit déstructurée.



## L'empathie

*Nous achèverons ce recueil par un très beau texte de Bruno Bettelheim sur l'éducation. Il n'existe pas de recette qui puisse être dispensée de manière générale pour apprendre à être des « parents acceptables ». Toute recette oublierait, en effet, que la relation parents-enfants est en bonne partie inconsciente et que, de ce fait, elle passe par un langage et des paramètres qui sont à la fois masqués et individualisés. Le seul conseil que donne ici B. Bettelheim est de rechercher l'empathie avec ses enfants, c'est-à-dire de renoncer à imposer a priori son discours, sa volonté, ses sentiments. Si nous ne cherchons pas d'abord à entendre notre enfant, à comprendre ce qu'il ressent, comment savoir si ce que nous lui demandons n'est pas incompatible avec ce qu'il est en mesure de faire ? Comment être certain que nous ne nous exposons pas à un rejet, ou que nous ne l'exposons pas à un refoulement ?*

Freud parlait de la sympathie qui existe entre l'inconscient d'une personne et celui d'une autre, et il disait que nous pouvons comprendre l'inconscient d'une tierce personne uniquement par le nôtre. On ne peut expliquer convenablement ce que sont l'amour, la colère, la jalousie, l'angoisse, et les mots ne peuvent exprimer ce que l'on entend par « dépression » et « euphorie ». Mais si on a vécu ces états d'être, on sait ce qu'une autre personne doit pouvoir ressentir. Lorsque nous sommes en empathie avec quelqu'un, nous sommes très près de lui ; nous le comprenons beaucoup mieux que si on devait se contenter de ce qu'il nous dit. Les plus grands poètes doivent eux-mêmes recourir au langage symbolique pour transmettre au lecteur leurs sentiments profonds. Ils parlent par métaphores, par allégories, parce qu'aucune expression directe ne peut suffire à leur but. Pour découvrir leur signification, nous devons lire entre les lignes et tenir compte de ce que le langage symbolique évoque dans notre inconscient.

Nous ne devons pas croire nos enfants capables de nous dire ce qu'ils ressentent profondément, puisqu'ils sont incapables d'exprimer ce qui se passe dans leur inconscient. Pour comprendre leurs mobiles cachés, nous devons nous appuyer sur nos réactions empathiques ; notre esprit rationnel fonctionne pour comprendre ce qu'ils essaient de nous dire par leurs paroles et leurs actes, tandis que notre inconscient, grâce à la « projection dans l'objet de notre contemplation », tente de les voir en relation avec nos propres expériences intérieures, présentes et passées. En faisant cela, nous comprenons nos enfants tout en nous comprenant mieux. C'est pourquoi ce que disait Ménandre, il y a plus de deux mille ans : « Connais-toi toi-même », est une bonne chose, mais certainement pas dans toutes les situations. Il est souvent préférable de dire : « Connais les autres. »

B. Bettelheim, *Pour être des parents acceptables*  
Robert Laffont, 1988, pp. 100-101.



## Index nominum

*Les numéros renvoient aux textes ordonnés de 1 à 65.*

- Althusser, L. : 7  
 Barthes, R. : 37  
 Bettelheim, B. : 65  
 Bloch, M. : 9, 10  
 Boudon, R et Bourricaud, F. :  
     29, 30  
 Bourdieu, P. : 25  
 Braudel, F. : 11, 17, 18, 20.  
 Changeux, J.P. : 61  
 Cournot, A.A. : 15  
 Durkheim, E. : 23  
 Foucault, M. : 8  
 Foulquié, P. : 53  
 Freud, S. : 54, 55, 56, 57, 58,  
     59, 60, 62  
 Furet, F. : 19  
 Greimas, A. : 40  
 Hjemstev, L. : 36  
 Jakobson, R. : 38, 39  
 Keynes, J.M. : 51  
 Lacan, J. : 63, 64  
 Léontieff, W. : 49  
 Lévi-Strauss, Cl. : 22, 31, 41,  
     42, 43  
 Marx, K. : 26, 27, 28, 46  
 Merleau-Ponty, M. : 6  
 Michelet J. : 12, 16  
 Raymond, P. : 21  
 Ricardo, D. : 45  
 Saussure, F. de : 32, 33, 34, 35  
 Seignobos, C. : 14  
 Smith, A. : 44, 50  
 Veynes, P. : 13  
 Walras, L. : 47, 48  
 Watson, J.-B. : 52  
 Weber, M. : 24

## Index rerum

Behaviorisme : 31, 52, 53

Classes sociales : 27.

Conscience : 3, 56.

Diachronie : 33, 35, 40.

Durée : 11, 19.

Empathie : 65.

État : 50.

Événement :

— singulier : 13.

— non rationnel : 14.

— événement et individu : 15.

Forces productives et rapports de production : 28.

Histoire :

— quantitative : 19.

— histoire et luttes de classes : 27.

— histoire et préhistoire : 30.

Homme :

— la notion d'homme : 8.

— l'être social des hommes : 26.

Idéaltype : 24.

Imaginaire : 64.

Inconscient psychique :

— l'hypothèse de l'inconscient : 55.

— inconscient et thérapeutique : 62.

— genèse de l'inconscient : 58, 59, 60.

— l'inconscient est le discours de l'autre : 63.

Infrastructure : 28.

Main invisible : 50.

Moi :

— la force du moi : 60.

— le moi de l'ethnologue : 1.

— le moi n'est plus le maître : 2.

— le moi investi de l'objet de son étude : 12.

— vérité objective du subjectif : 25.

Mythes : 43.

Parole : 32.  
Plaisir (principe de) : 57.  
Plus-value : 46.  
Principes de plaisir et de réalité : 57.  
Psychiatrie : 54.

Réalité (principe de) : 57.  
Refoulement : 58.

Science :

- science et empirisme : 16.
- sciences sociales, sciences humaines : 31.
- science de l'observateur et science de l'observé : 22.
- science et déterminisme : 23.
- science pure et appliquée : 47.
- l'objet d'une science : 22.
- science et événement : 18, 19.
- science du passé humain : 9, 10, 13.

Sémantique : 38, 39.

Sémiologie : 37.

Sémiotique : 40.

Signe linguistique :

- sa nature : 33.
- sa valeur : 35.

Structure :

- jugements sur la notion de structure : 6, 7, 8.
- structure et forme : 4.
- structure et modèle : 5, 20.
- structure et sujet : 6.
- structure économique : 7, 28.
- linguistique structurale : 36.
- structures de parenté : 41, 42.

Superstructure : 28.

Symbolique : 63.

Synchronie : 34, 36, 41.

Travail : 45.

Valeur :

- du signe linguistique : 35.
- d'échange, d'usage : 44.
- travail : 45.
- utilité : 46.

Vie intégrale : 16.



## Bibliographie

### Les sciences humaines

- ALTHUSSER, Louis : *Lire le capital* (I-II).
- FOUCAULT, Michel : *Les Mots et les Choses*, Gallimard.
- HABERMAS, Jürgen : *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard.
- LÉVI-STRAUSS, Claude : *Anthropologie structurale* (I-II), Plon.
- MERLEAU-PONTY, Maurice : *Signes*, Gallimard.
- PIAGET, Jean : *Epistémologie des sciences de l'homme ; Le Structuralisme*, Que sais-je ?, P.U.F.

### Histoire

- BLOCH, Marc : *Apologie pour l'histoire*, Cahiers des Annales, Armand Colin.
- BRAUDEL, Fernand : *Écrits sur l'histoire*, Champs - Flammarion.
- FURET, François : *Penser la Révolution française*, Gallimard.
- MICHELET, Jules : *Histoire de France*.
- RAYMOND, Pierre : *La Résistible Fatalité de l'histoire*, Albin Michel.
- SEIGNOBOS, Charles : *Introduction aux études historiques*, Hachette, 1980.
- THIERRY, Augustin : *Lettres sur l'histoire de France*, Garnier, 1827.
- VEYNES, Paul : *Comment on écrit l'histoire*, Points, Seuil ; *Faire de l'histoire*, Gallimard.
- VOVELLE, Michel : *Idéologies et mentalités*, Maspero.

### Sociologie

- ALTHUSSER, Louis : *Pour Marx*, Maspero.
- BOUDON, Raymond et BOURRICAUD, François : *Dictionnaire critique de la sociologie*, P.U.F.

- BOURDIEU, Pierre : *Questions de sociologie*, éd. de Minuit ; *La Distinction*, éd. de Minuit ; *Ce que parler veut dire*, Fayard.
- DURKHEIM, Émile : *Règles de la méthode sociologique*, P.U.F.
- GURVITCH, Georges : *Dialectique et sociologie*, Flammarion.
- LABICAT, Georges : *Dictionnaire critique du marxisme*, P.U.F.
- MARX, Karl : *L'Idéologie allemande*, Éd. Sociales ; *La Question juive*, 10/18 ; *Manifeste du parti communiste*, 10/18.
- WEBER, Max : *Essais sur la théorie de la science*, Plon.

### Linguistique

- BARTHES, Roland : *Cours de sémiologie*, in *Communication* n° 7 ; *Le Degré zéro de l'écriture*, Points-Seuil.
- BENVÉNISTE, Émile : *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard.
- CHOMSKY, Noam : *Le Langage et la pensée*, Payot, 1970.
- DUBOIS, Jean, GIACOMO M., GUESPIN L., MARCELLESI Ch., MARCELLESI J.-B., MEVEL J.-P. : *Dictionnaire de linguistique*, Larousse.
- FOUCAULT, Michel : *L'Ordre du discours*, éd. de Minuit.
- HJEMSLEV, Louis : *Essais linguistiques*, éd. de Minuit.
- JAKOBSON, Roman : *Essais de linguistique générale*, éd. de Minuit ; *Six Leçons sur le son et le sens*, éd. de Minuit.
- SAUSSURE, Ferdinand de : *Cours de linguistique générale*, Payot.
- WITTGENSTEIN, Ludwig : *Tractatus logico-philosophicus*, Gallimard.

### Anthropologie

- CLASTRES, Pierre : *Le Grand Parler ; La Société contre l'État*, éd. de Minuit.
- GODELIER, Maurice : *Horizons, trajets marxistes en anthropologie*, Maspero.

- MALSON, Lucien : *Les Enfants sauvages*, 10/18.  
 MAUSS, Marcel : *Sociologie et anthropologie*, P.U.F.,  
 1968.

### Économie

- FABRA, Paul : *L'Anticapitalisme*, Flammarion.  
 KEYNES, John Maynard : *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie*, Payot.  
 MARX, Karl : *Le Capital ; Contribution à la critique de l'économie politique*, Éd. Sociales.  
 RICARDO, David : *Des principes de l'économie et de l'impôt*, Flammarion.  
 SCHUMPETER, John : *Capitalisme, socialisme et démocratie*, Payot.  
 SMITH, Adam : *La Richesse des nations*, Gallimard.  
 WALRAS, Léon : *Éléments d'économie politique pure*.

### Psychologie et psychanalyse

- BETTELHEIM, Bruno : *La Forteresse vide*, NRF, Gallimard ; *Pour être des parents acceptables*, Laffont ; *Psychanalyse des contes de fées*, Laffont.  
 FREUD, Sigmund : *Introduction à la psychanalyse*, Payot ; *Essais de psychanalyse*, Payot ; *La Science des rêves*, P.U.F. ; *Totem et tabou*, Payot ; *Cinq Psychanalyses*, P.U.F.  
 GUILLAUME, Paul : *Manuel de psychologie*.  
 LACAN, Jacques : *Séminaires (1.4) ; Écrits*. Éd. du Seuil.  
 LAPLANCHE, Jean et PONTALIS, J.-B. : *Vocabulaire de la psychanalyse*, P.U.F.  
 PIAGET, Jean : *Traité de psychologie expérimentale*, P.U.F.  
 ROUDINESCO, Élisabeth : *Pour une politique de la psychanalyse*, Maspero.  
 WATSON, John : *Introduction à la psychologie comparative*.



## Table des matières

<b>Introduction</b> .....	3
<b>LES SCIENCES HUMAINES</b>	
<b>1. La démarche des sciences humaines</b> .....	7
1. Chercher à comprendre l'homme, c'est se détacher du moi, <b>Cl. Lévi-Strauss</b> ..	7
2. Le moi n'est plus le maître dans sa demeure, <b>S. Freud</b> .....	8
<b>2. Les difficultés rencontrées par cette démarche</b> ....	10
3. La conscience est l'ennemie des sciences humaines, <b>Cl. Lévi-Strauss</b> .....	10
<b>3. La notion de structure</b> .....	12
4. La structure et la forme, <b>Cl. Lévi-Strauss</b> .....	13
5. Pour saisir une structure, il faut construire un modèle de la réalité empirique, <b>Cl. Lévi-Strauss</b> .....	14
<b>4. Jugements sur la notion de structure</b> .....	16
6. La structure nous fait sortir de la corrélation sujet-objet propre à la philosophie classique, <b>M. Merleau-Ponty</b> .....	16
7. Toute l'existence de la structure consiste dans ses effets, <b>L. Althusser</b> .....	17
8. « ... comme à la limite de la mer, un visage de sable », <b>M. Foucault</b> .....	18
<b>CHAPITRE 1 : L'HISTOIRE</b>	
<b>1. L'objet du travail de l'historien</b> .....	22
9. L'histoire est-elle une science du passé ? <b>M. Bloch</b> .....	22
10. Est-elle l'étude du passé humain ou des hommes dans le temps ? <b>M. Bloch</b> ....	23
11. « La dialectique de la durée », <b>F. Braudel</b> .....	25
<b>2. Les difficultés de l'étude du devenir historique</b> ....	26
12. L'historien investi dans l'objet de son étude, <b>J. Michelet</b> .....	26

13. La singularité de l'événement en histoire, <b>P. Veynes</b> .....	27
14. Le choix d'un fait est nécessairement arbitraire, <b>Ch. Seignobos</b> .....	29
<b>3. Les réponses de l'histoire traditionnelle</b> .....	31
15. L'histoire « est le théâtre des grandes individualités », <b>A.A. Cournot</b> .....	31
16. L'histoire doit être une vision synthéti- que du vivant dans son intégralité, <b>J. Michelet</b> .....	32
<b>4. La nouvelle histoire</b> .....	35
17. La critique de l'ancienne forme d'his- toire, <b>F. Braudel</b> .....	35
18. L'objet de la nouvelle histoire, <b>F. Braudel</b> .....	36
19. La méthode de la nouvelle histoire, <b>F. Furet</b> .....	39
<b>5. Le déterminisme historique</b> .....	42
20. « Les modèles ne sont que des navires », <b>F. Braudel</b> .....	42
21. S'ouvrir à la compréhension de l'histoire, c'est intervenir en elle par la pratique, <b>P. Raymond</b> .....	44
<b>CHAPITRE 2 : LA SOCIOLOGIE</b>	
22. Sociologie, « science sociale de l'obser- vateur » ; anthropologie « science sociale de l'observé », <b>C. Lévi-Strauss</b>	47
<b>1. La sociologie de Durkheim</b> .....	49
23. Les caractères de la méthode sociolo- gique, <b>E. Durkheim</b> .....	50
<b>2. Les limites de la sociologie de Durkheim</b> .....	54
24. La critique de Weber, <b>M. Weber</b> .....	54
25. « La vérité objective du subjectif », <b>P. Bourdieu</b> .....	54
<b>3. L'analyse marxiste des phénomènes sociaux</b> .....	57
26. « C'est l'être social des hommes qui détermine leur conscience », <b>K. Marx</b>	57
27. « L'histoire de toute société est l'histoire de la lutte des classes », <b>K. Marx</b> .....	58